Paysannerie et civilisation

par Jean-Clair DAVESNES

Dans un de ses premiers livres — *Retour au réel*, je crois — Gustave Thibon raconte qu'un jour il avait prêté *Les travaux et les jours* du poète grec Hésiode à un vieux paysan de ses voisins et, qu'en lui rendant l'ouvrage, ce dernier avait dit : « *C'est curieux mais ces paysans qui vivaient il y a plusieurs millénaires pensaient et agissaient exactement comme nous il y a quelques années. C'est seulement depuis peu de temps que tout a changé.* »

Je cite de mémoire car c'est un vieux souvenir de lecture et je n'ai plus le texte de Thibon sous les yeux mais je n'en trahis certainement pas l'esprit et je trouve cette réflexion admirable parce que profondément juste.

Pendant plusieurs dizaines de siècles, du roi-laboureur d'Eleusis, à qui Cérès enseigna l'art de se servir de la charrue et la culture du blé, jusqu'aux paysans du XX^e^ siècle qui surent à travers les générations et sur le même terroir maintenir la fertilité de la terre et l'harmonie du paysage en passant par les moines défricheurs du haut Moyen-Age, les manants du XIII^e^ siècle, le siècle d'or français, et les premiers agronomes de terrain des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles c'est-à-dire tous ceux qui ont vraiment édifié la civilisation occidentale, tous ont respecté la nature et n'ont jamais transgressé ses lois.

Rome est née des paysans du Latium et c'est d'un sillon de charrue que Romulus traça les limites de l'« Ager Romanus ». Celui-ci fut à la base de la croissance de la ville et, tant qu'il y eut des paysans pour cultiver l'*Ager* il y eut des citoyens sages et honnêtes pour gérer dignement l'*Urbs* et assurer sa grandeur.

L'agriculture a une large part dans la littérature latine, Virgile bien sûr mais aussi Pline l'Ancien qui consacra une grande partie de son *Histoire naturelle* à l'agriculture et surtout à la viticulture et Columelle dont le traité de jardinage lorsqu'on le dépouille de l'emphase mythologique que le poète a cru devoir développer avec un peu trop de préciosité, se lit encore aujourd'hui avec intérêt, voire profit, tant les techniques qu'il expose ainsi que la culture des différents légumes (bien plus nombreux et variés qu'aujourd'hui !) nous semblent familières. Columelle nous avertit aussi que les écrits des agronomes sont moins propres à former un agriculteur qu'à instruire celui qui l'est déjà, que l'expérience compte plus que le savoir livresque et que, pour sa part, il a été instruit surtout par la pratique (1).

J.M. de Hérédia a lui aussi joliment célébré l'« *Ager Romanus* » en quelques sonnets réunis sous le titre *Hortorum deus* où le poète souligne justement la relation naturelle et obligée de cause à effet entre la qualité du travail agricole, l'honnêteté et l'aisance de la famille paysanne :

« Les fils sont beaux, la femme est vertueuse et l'homme
Chaque soir de marché fait tinter dans sa main
Les deniers d'argent clair qu'il rapporte de Rome »

Puis vint la décadence. Rome s'écroule sous les coups des Barbares certes, mais ceux-ci ne sauraient faire oublier l'effrondrement de l'intérieur dont la première cause est l'abandon de l'agriculture. L'*Ager Romanus* cultivé avec amour par la famille évoquée dans les vers de Hérédia fait place à de grands domaines livrés à des intendants cupides et cultivés par des esclaves irresponsables préfigurant au-delà des siècles le kolkhose soviétique. Tandis que les campagnes se dépeuplent, les villes — la Ville surtout — grossissent démesurément. Y afflue une population instable, désœuvrée, manipulée, assistée par un état bureaucratique à l'image de notre état socialiste. Les mœurs se corrompent, la natalité s'effrondre et alors, mais alors seulement, les Barbares portent le coup de grâce.

Mais voici la renaissance et quels en sont les artisans ? Les moines qui reprennent à la friche les terres abandonnées et, en même temps, évangélisent les Barbares, moines défricheurs des âmes et du sol tant il est vrai qu'agriculture et civilisation vont de paire et nous voici maintenant à son sommet avec la Chrétienté. Avec l'agriculture renaissent aussi les structures politiques qui assurent l'ordre : l'empire carolingien est l'état rural par excellence où la vie spirituelle, politique et économique s'organise autour des *villae*, centres d'activité agricole, donc de civilisation. Quatre cents ans plus tard la France connaît son siècle d'or avec Saint Louis, siècle de paix où l'agriculture prend son essor. C'est l'affranchissement des serfs, les progrès techniques, l'organisation des communes et des paroisses, les grandes foires de dimension internationale. Les conditions de vie s'améliorent : « *Les chaumières encore mal bâties contiennent des bahuts, des lits, du linge dans ces coffres solides et, sur la table, la viande et la volaille alimentent les familles où règnent la bonne humeur et la gaieté* » (2).

1. Columelle : *De l'agriculture* dans l'édition bilingue publiée sous le patronage de l'association Guillaume Budé.

Voilà vraiment que la France paysanne explose, la paysannerie est la source vive où se renouvellent sans cesse les élites, mouvement ininterrompu pendant des siècles et qui caractérise constamment la société de l'Ancien Régime. C'est pourquoi avec la disparition de la paysannerie la société cesse de se renouveler et s'étiole.

Mais voici de nouveaux malheurs qui accablent la France : la guerre de Cent Ans et les campagnes livrées aux Grandes Compagnies. Après un siècle de paix relative dans les campagnes, de Charles VII à François 1er vint la plus grande catastrophe européenne avec la Révolution française : la Réforme. Luther, fléau de l'Europe, après avoir fait massacrer des milliers de paysans en Allemagne, allume en France la guerre civile dont les paysans furent les principales victimes. Mais de nouveau c'est le redressement : Henri IV, Sully, Olivier de Serres.

Le seigneur du Pradel est un huguenot modéré qui essaie de toute son autorité d'arrêter la guerre civile dans son Vivarais natal qui s'est donné à la Réforme et ne désarme pas malgré l'Edit de Nantes. Et c'est un peu l'échec de ses tentatives de conciliation face à des adversaires fanatiques qui le fait se retirer sur son domaine du Pradel où il s'adonne à l'agriculture.

Ce vaste domaine fondé en 1284 par Philippe III le Hardi devint alors un véritable laboratoire d'agronomie, non pas à la façon irresponsable dont l'I.N.R.A. fait ses expériences avec l'argent des contribuables, mais à la manière du bon père de famille qui fait fructifier son domaine et considère que la campagne est le seul endroit où l'on peut pratiquer l'art de vivre « honnestement ». Les observations et les travaux d'Olivier de Serres ont donné naissance au *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, chef-d'œuvre immortel de la littérature agricole qu'on ne se lasse pas de relire.

Sur le plan politique il faut noter la rencontre des préoccupations agricoles du seigneur du Pradel avec celles d'Henri IV engagé

2. Levis Mirepoix : *Le roi n'est mort qu'une fois* (Librairie Académique Perrin, 1965).

dans la voie de la reconstruction de la France. Cela «*illustre un de ces moments rares dans l'histoire où l'intérêt porté à une activité fondamentale converge très exactement avec la politique d'un gouvernement. La parution au mois de juillet 1600 du* Théâtre d'agriculture *représente, tant pour nous qu'aux yeux des contemporains, cette chance exceptionnelle que rencontra Henri IV de voir ses efforts pour rétablir l'agriculture secondés par l'ouvrage d'un homme qui, paradoxalement, avait pratiqué et étudié l'agriculture, consigné le fruit et les expériences de son savoir et milité en faveur du protestantisme précisément pendant le temps des guerres de Religion dont le roi, après un demi-siècle de troubles s'engageait à réparer les immenses désordres*» (3).

Il est en effet très rare qu'un gouvernement français s'intéresse à l'agriculture sans arrière-pensée mais uniquement parce qu'il considère celle-ci non seulement comme la source du ravitaillement mais aussi comme la pierre angulaire d'une société harmonieusement organisée. Il faudra attendre le maréchal Pétain, Pierre Caziot, et la *Corporation paysanne*, pour retrouver officiellement une telle préoccupation.

Le XVII[e] siècle n'est pas très favorable à l'agriculture. Colbert la voit avec des yeux d'industriel, c'est-à-dire qu'il n'y comprend rien : « *Toutes ses préférences vont à l'industrie aliment principal du commerce. Mais pour que l'industrie française puisse lutter contre l'étranger, il faut que les salaires soient bas c'est-à-dire que le pain ne coûte pas trop cher et que les paysans ne s'enrichissent pas trop vite* (4) » Avec trois cents ans d'avance, on dirait le plan Rueff-Armand.

L'agriculture retient à nouveau l'attention des élites dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle avec l'*Ecole Physiocratique* pour qui toute richesse vient de la terre. En Anjou on garde le souvenir du marquis de Turbilly (1717-1777) qui rénova l'agriculture du Beaugeois. Après la Révolution et l'Empire, premier génocide paysan avec la Vendée et les guerres impériales, la Restauration, la Monarchie de Juillet et le Second Empire sont marqués par l'intérêt que portent les propriétaires terriens à leur domaine. C'est l'époque de l'anglomanie et l'on introduit des races anglaises bovines et ovines réputées devoir améliorer le cheptel national. Ce n'est pas toujours exact mais le XIX[e] siècle est le grand siècle de l'élevage avec la sélection des races et la création des *herd-books*. Une fructueuse collaboration s'établit entre propriétaires et métayers et, à la veille de la Grande Guerre, second génocide paysan, la France

3. Corinne Beutler : préface au *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, Editions Dardelet (Grenoble 1973).
4. Pierre Gaxotte : *La France de Louis XIV* (1946).

est une grande nation agricole et, grâce à l'agriculture, une nation riche.

Et maintenant ? Après la dernière tentative historique de donner à l'agriculture sa vraie place dans la nation, qui fut celle du maréchal Pétain, la politique agricole de la V[e] République est devenue nettement anti-paysanne tandis que l'industrialisation de l'agriculture transformait la société traditionnelle et aussi l'environnement par la destruction des bocages, la pollution des eaux (engrais et pesticides), la disparition irréversible d'espèces végétales et animales. Voilà aussi des effets de l'abandon de l'agriculture naturelle dont on ne mesure pas encore les conséquences mais qui peuvent se révéler terrifiantes.

Ce n'est pas sans raison que la Communauté Economique Européenne a commencé par s'occuper d'agriculture : pour la transformer en industrie, en faire un objet de commerce international et supprimer les paysans. Evoquant les trente ans de la C.E.E., Yves Daoudal écrivait dans *Présent* du 26 mars 1987 : « *Cette fameuse politique agricole commune est en effet quasiment synonyme de C.E.E. donc d'« Europe » : 88 % des dépenses communautaires concernent l'agriculture. Et malgré ces énormes dépenses le revenu agricole continue de baisser, l'exode rural se poursuit sous l'œil satisfait des technocrates européens qui ont juré la fin des paysans pendant que des stocks gigantesques de beurre et de viande s'accumulent à l'heure où des gens meurent de faim dans le Tiers-Monde et où, dans nos pays mêmes, se développent de nouvelles soupes populaires.* »

Plus de paysans, une société éclatée, une population laminée par le socialisme et les Barbares sont dans la place mais il n'y a plus d'Eglise pour les civiliser.

~

Jean-Clair DAVESNES est né en 1921 à Avesnes-sur-Helpe (Nord).

Toute sa carrière a été consacrée au journalisme agricole dont il est devenu dans la presse française un des spécialistes les plus appréciés tant par la justesse et la précision de ses analyses que par ses prises de position très marquées pour la défense de l'agriculture traditionnelle et qui tranchent nettement dans le conformisme de la « grande presse aux ordres » trop souvent soumise aux directives des technocrates soucieux d'anéantir totalement le particularisme de l'agriculture en la soumettant à l'hégémonie industrielle.

C'est ainsi qu'il a collaboré pendant près de quarante ans à plusieurs journaux réputés parisiens et de province.

Depuis cinq ans, il est devenu un chroniqueur régulier de la revue « *Lec-*

tures Françaises» dans laquelle il donne chaque mois une série d'articles d'une très haute tenue dont l'audience ne cesse de s'étendre dans les milieux de la presse indépendante et traditionaliste.

Actuellement il prépare un ouvrage qui donnera une rétrospective de l'histoire de l'agriculture française depuis 1945, dans lequel il montrera comment les IVe et Ve républiques ont totalement démantelé cette base fondamentale de la société française.

Passionné d'histoire et de profondes convictions royalistes, il a tenu à donner sa contribution à l'hommage national rendu aux Capétiens dont on commémore en cette année 1987 le millénaire. Pour ce faire, il vient de publier une histoire des douze premiers Capétiens direct (de Hugues Capet à Philippe Le Bel) sous le titre *Le bonheur des Capétiens*.

ŒUVRE :

— *Le bonheur des Capétiens* (Ed. Dominique Martin Morin).

Cahiers de Chiré

Pour une croisade du livre contrerévolutionnaire

N° 2

EDITIONS DE CHIRE